



Le MORVAN

AVRIL 1979

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21340 Liernais.

UN MORVANDIAU DU XVIII^e SIÈCLE Simon SAUTEREAU (1704-1768)

Au milieu d'un monde en rapide évolution, entraînés dans une vitesse toujours accrue, nous nous sentons parfois pris de vertige !

Alors, nous éprouvons, en même temps que le besoin d'un repos et d'un arrêt, celui de nous accrocher à ce qui est immuable. Je crois que rien ne peut mieux répondre à ce désir de stabilité et de paix que le retour en pleine nature, là où les exigences du progrès n'ont pas encore fait trop de ravages. Tout, en effet, nous y semble éternel dans une beauté toujours renouvelée par le cycle régulier des saisons.

Lorsqu'il s'agit d'un pays ou d'un site familial, le passé vient rejoindre le présent et s'y relie tout naturellement. Et nous avons l'impression d'être sorti du fugitif pour entrer dans la durée.

J'éprouve ces sentiments aujourd'hui en parcourant ce pays avec lequel j'ai des attaches profondes que je me plais à retrouver.

Morvan ! Région austère et rude dans l'air glacé de l'hiver, mais qui sourit au printemps dans la blancheur des aubépines et l'or des genêts. Où l'automne allume ses torches flamboyantes après les ardeurs de l'été.

C'est alors que le pays prend toute sa beauté, car les forêts qui couvrent ses monts en font une féerie, un royaume doré. Chacun des arbres devient flamme, plus ou moins intense, allant de la teinte pourpre du cerisier sauvage au jaune pâle des bouleaux et des peupliers.

L'arbre est vraiment souverain de cette contrée ! Ceux qui l'ont quittée éprouvent vite la nostalgie de ces collines mollement arrondies, couvertes de chênes, d'ormes, de châtaigniers. Toison serrée, foisonnante parmi laquelle les hauts sapins piquent leurs flèches noires.

On peut imaginer qu'en-dessous de cette végétation puissante et du tapis de mousses et de fougères, il y a une autre forêt : celle des racines énormes, enchevêtrées, agrippées au sol, ramifiées à l'infini et qui cherchent dans l'humus ce qui fera la sève, les troncs solides, l'épanouissement des branches en feuillages drus et magnifiques.

Et voici qu'à travers le symbole des arbres et de leurs racines, m'apparaissent les multiples générations d'hommes qui ont tiré leur vie de ce même sol et l'ont prolongé d'âge en âge.

C'est à ces hommes que je pense aujourd'hui en entreprenant mon « pèlerinage aux sources ». L'heureuse formule littéraire constituée en ces trois mots est bien un peu usée ! Je la reprends cependant tant elle pa-

d'ardoises qui tapissent un côté des maisons. Cependant, en ce jour printannier, la vue est belle tout autour d'Arleuf, s'étendant sur des pentes boisées jusqu'à l'horizon un peu brumeux des monts du Nivernais. En contre-bas du large terre-plein découvert où se dresse l'église, l'ancien château des Tournelles met dans la verdure des prés une note romantique.

La population d'Arleuf a, paraît-il (sans doute à tort), la réputation d'être « dure » à l'égard du climat. Mais l'apreté même est en effet tonique. Si elle fortifie le corps elle doit aussi former des caractères.

Ainsi en fut-il pour un ancien habitants d'Arleuf : Simon Sautereau.

Sa naissance et son baptême furent inscrits sur le registre paroissial en 1704, après les noms de son père, de son grand-père, de son bisaïeul. On peut ainsi remonter jusqu'à Noël Sautereau en 1590.

Les fils et petits-fils de Simon Sautereau y figureront également. C'est donc là, peut-on penser, une continuité et une fidélité au terroir qui vaut la peine d'être signalée, bien qu'elle ne fut pas rare en ces temps anciens.

Comment imaginer la vie dans ce Morvan d'il y a presque trois siècles ? Sans routes, sans cultures, à part quelques champs de seigle ou de sarrasin, dénué de facilités de communications, où les moyens de transport sont le mulet et le char à bœufs ; pour les seigneurs et les riches, le cheval ou quelque carrosse antique.

Les landes, semées de roches granitiques, s'étendent là où il n'y a pas de forêts. De celles-ci, certains hivers, des loups sortent et, s'attaquant aux troupeaux et parfois aux hommes, descendent jusque dans les villages.

Le bois est la seule richesse du pays, son unique industrie. Bois de charpente, bois de chauffage que des bûcherons misérables abattent, scient et empletent dans les « coupes ». Mais, comment faire arriver troncs débités, bûches de hêtre ou de chêne jusqu'à la ville plus ou moins proche, et encore mieux à Paris, capitale du royaume ?

Une seule voie serait possible, celle de l'eau, que déjà Jean Sallonyer, de Châteauneuf-Chinon, chercha à utiliser sous le règne d'Henri IV et qui eut un commencement de réalisation, en certains points du pays.

Simon Sautereau est un homme de bien, actif et généreux et sensible à la misère de sa petite patrie. Il cherche...

Blismes et dans celle d'Arleuf avec le Tournon. La Cure, elle qui sort du territoire d'Anost à Gien-sur-Cure, va rejoindre l'Yonne après s'être grossie de plusieurs ruisseaux et petites rivières, dont la principale est le Cousin qui traverse la région d'Avallon. Ces cours d'eau d'importance diverse sont tributaires de la vallée de la Loire et du bassin de la Seine.

Simon Sautereau considère l'ensemble après avoir étudié chacun des éléments qui le composent. Son objectif c'est d'amener ceux-ci dans des réservoirs ou étangs, de les canaliser et d'en régulariser le cours et le débit de façon à les utiliser avec efficacité.

Cet homme de génie (ainsi ne craint pas de le désigner l'abbé Rateau, d'Arleuf, dans une note parvenue jusqu'à nous) s'y emploie avec une intelligence avisée, une observation toujours en éveil, une habileté de paysan qui connaît la terre et les éléments, une science d'architecte qui sait utiliser les structures naturelles. Et ajoutons à cela une générosité qui lui fait assumer les frais du grand travail entrepris.

Il relève d'abord le plan topographique, puis il passe à l'exécution, surtout avec la main-d'œuvre locale, mais peut-être aussi avec des ouvriers qualifiés qu'il fait venir.

Il va en personne sur les chantiers que sont les canaux à creuser, les réservoirs à créer, avec leurs digues et leurs vannes.

Actuellement, il ne reste que des vestiges de ces travaux désormais sans utilité, mais on peut penser qu'ils ont ouvert la voie à de grandes réalisations, tels que le lac artificiel des Settons et celui de Panessière qui régularisent les eaux allant vers Paris.

Imaginons Simon surveillant son entreprise à travers monts, plaines et vallées de ce territoire (entreprise à laquelle il mettait parfois la main lui-même).

D'abord, quelle était l'apparence physique du personnage ?

Un portrait de lui existait certainement, qui aurait pu nous conserver ses traits. Ses descendants possèdent encore celui de son père, Pierre Sautereau. Portrait longtemps pris pour celui de Simon, jusqu'à la réfection récente du tableau qui fit découvrir l'erreur d'attribution. Existe aussi celui de son fils Simon Guillaume. Entre ces deux générations représentées manque donc l'image de Simon Sautereau, personnage important cependant dans la lignée familiale. Tout porte à croire que ce portrait ne pouvait manquer d'exister. Fut-il perdu ou détruit pendant la période révolutionnaire qui agita la France en 1789-1793 et

Les maîtres de mon enfance

Comme mes camarades, jusqu'à mon entrée à l'école, j'ai parlé le morvandiau, qui est un patois de plein vent, charnu, sonore, fait pour le cœur autant que pour les lèvres. Je ne l'ai pas oublié, mais la vie l'a recouvert : le morvandiau ne pousse que sur le granit de mon pays. A chacun de mes retours, les mots d'autrefois m'accueillent, raniment la mémoire ancienne des êtres et des choses.

Notre patois de petits paysans, l'instituteur du village mit une année à l'apprivoiser. Le français nous est étranger. Non seulement les mots, mais le génie de la langue et son approche. Avant l'école, nous allions droit au but, avec un vocabulaire qui cernait mal les émotions (d'où notre prudence) mais épousait les mains, le corps, les travaux, notre vie quotidienne et son bestiaire. Il fallut d'innombrables patientes pour dénouer le fil de nos pensées, les éclairer, les passer au creuset d'une langue nouvelle. J'ai relu mes premiers devoirs. Ils évoquent le foisonnement des haies de mon pays, les taillis où courent les sangliers, plus que l'ordonnance des parcs.

Pourtant, j'ai aimé l'école avec passion. Et d'abord, mes instituteurs, ces maîtres admirables forgés dans un métal antique. Rudes et graves, ils étaient les serviteurs d'un sacerdoce laïque qui cultivait une morale aux arêtes de diamant, et l'amour de la patrie. Proches de la terre, ils nous apprenaient les fleurs, les eaux et les pierres, l'art des jardins. Que de fois, durant les récréations, avons-nous préparé la terre pour les semences qu'ils déposaient, telle une manne, de

perdais mon souffle à les poursuivre. Ma mimique était intérieure. Mais j'adorais les dictées, ma première approche du monde. On n'aime plus guère les dictées, actuellement. On les trouve, paraît-il, stériles, ennuyeuses : jugement de technocrates étudiant l'enfant in vitro, sous la loupe ! M'ont-elles appris l'orthographe ? Je le crois. De toute façon, elles apportaient au petit Morvandiau muré dans ses collines le voyage et l'aventure, l'homme et son destin. De dictée en dictée, j'ai parcouru jusqu'au certificat d'études les pays et les métiers, la souffrance et la joie, l'amour. Les phrases m'emportaient sur des vagues d'odeurs, de lumière et de nobles sentiments. Et j'écoutais, quand la voix du maître marquait un creux de silence sur les points et les virgules, une autre vie déferler en moi.

Les dictées remplaçaient la lecture. J'ai longtemps rêvé des livres avant de les approcher. Ils ne hantaient pas mon village, je n'avais que trois sources pour étancher ma soif : les « Veillées des Chaudières » de ma mère, le feuilleton du journal que mes grands-parents, par économie, achetaient seulement le dimanche (ce qui exigeait d'étranges acrobaties pour recoller les situations et les personnages) et une collection de revues de vénération abandonnées dans le grenier par mon grand-oncle, piqueur, sous le nom de la Ramée, dans l'équipage de la duchesse d'Uzès. J'ai beaucoup chassé le cerf, en ce temps-là, sur les chevaux de l'imaginaire.

Une fois la semaine, à l'école, nous entrions en poésie. Nos poèmes, la plus pau-

UN ACADÉMICIEN
DU MORVAN PAR MOIS

Florence HEUILLARD

NÉE Florence Girard, Florence Heuillard naît le 8 juin 1946 à Besançon (Doubs). Elle effectue ses études secondaires au lycée Louis-Pasteur de sa ville natale. Toujours dans cette dernière, elle réussit une double licence : histoire (mention géo) et licence libre d'histoire de l'art à la faculté des lettres. Ensuite elle prépare avec succès un diplôme d'études supérieures (maîtrise avec mention très bien) et histoire ancienne : « Les artistes et le public dans l'Empire romain d'Occident ». Dualité qui traduit une double tendance : une vocation artistique abandonnée au moment du choix des études supérieures pour l'histoire. Coexistence d'autant plus délicate que née par son père d'une famille d'artistes. En effet, Robert Girard, grand prix international de peinture de Deauville, membre titulaire de l'Académie du Doubs est un portraitiste comtois fort connu.

Quelles sont les liens de cette Franc-Comtoise avec notre Morvan ?

1^{re}) Des vacances inoubliables entre 8 et 16 ans à La Celle-en-Morvan, avec le défilé des saisons morvandelles à l'âge où les impressions de la nature sont si fortes : à Noël, à Pâques, et surtout les longs mois d'été qui se partagent entre les promenades à pied, à bicyclette. Des voisinages charmants — notamment celui du docteur Paul Roxary, de La Celle qui l'a présentée à notre académie — chez des grands-parents qui avaient été appelés à Autun par la direction de l'Aviation, Autun qui sera pour elle la ville des vacances et des souvenirs impérissables.

2^{de}) Ces liens tissés à l'adolescence l'ont amenée en 1969, juste un mois après avoir été reçue au concours de l'agrégation d'histoire-géographie (juillet 1969) à rencontrer Pascal Heuillard, jeune architecte D.P.L.G. autunois, qui venait de prendre la succession de son père.

Une année de fiançailles qui se confond avec le premier poste de professeur d'histoire à l'Ecole Normale de filles de Sainte-Savine à Troyes : le temps d'admirer les quatorze églises gothiques de cette ville.

Le 5 septembre 1970 elle devient autunoise par mariage. La transplantation se fait en douceur dans la « ville des vacances ». Elle entame une vie professionnelle en occupant un poste de professeur d'histoire-géographie au lycée Bonaparte d'Autun. Donc bientôt dix ans, elle pratique l'enseignement secondaire (seconde, première et terminale) qu'elle trouve un peu frustrant car ne comportant pas d'histoire ancienne, mais combien



enrichissant au point de vue de la connaissance psychologique des jeunes.

Il y a cinq ans, le doyen Roland Martin, membre de l'Institut, acceptait de diriger ses travaux de recherche sur « Autun gallo-romaine » en vue d'une thèse de doctorat d'Etat. Un pied dans la recherche, l'autre dans le secondaire si absorbant, la situation n'est pas toujours très confortable et ce travail immense peut parfois évoquer le tonneau des Danaïdes.

Et le reste ? Les à-côtés ? Autun contemporain a sa place dans les préoccupations de Florence Heuillard : depuis quatre ans, elle exerce les fonctions de présidente de la Jeune Chambre Economique d'Autun (affiliée à la J.C.E. française, reconnue d'utilité publique). Dans cette J.C.E. se rencontrent des responsables de 18 à 40 ans, soucieux d'agir sur le cadre de la cité par des actions concrètes, qui, par ricochet exercent sur eux-mêmes une action formatrice en les attachant à des activités différentes de celles de leur profession. C'est ainsi que, depuis l'an dernier, avec son mari et une équipe de Jaycees (membres J.C.E.) ils s'occupent de débayer les magnifiques caves de la Maison du Chapitre, place de la Cathédrale.

Ses violons d'Ingres : collaborer avec son époux à la recherche de photographies sur les vieilles demeures morvandelles ; à des approches de l'architecture intérieure par le biais de la décoration et des couleurs ; participer à la chorale « A Cœur Joie » (L'Aubade) avec son temps fort en juillet : « Musique en Morvan ».

Et puis l'enracinement morvandeu qui se précise grâce à un terrain à La Celle-en-Morvan, en limite de la Petite-Verrière. Bref, une Burgundo-Comtoise qui trouve son épanouissement personnel et intellectuel dans sa patrie d'adoption : le Morvan.

Tristan MAYA.

aussi bien dans l'abstrait que dans le concret naturel... Car il s'agira bien d'eaux vives, jaillissant de la montagne et coulant dans le pays où m'ont mené désir de promenade et de détente, mais aussi recherche de souvenirs, avec démarches précises.

Et tout cela aboutira à la petite bourgade morvandelle d'Arleuf.

Suivant l'érudit abbé Baudiau, ce nom signifie étymologiquement « aride-lieu », et c'est bien ainsi qu'il se présente à nos yeux.

La route qui va d'Autun à Château-Chinon nous a conduits au but à travers bois, de méandres en méandres dans une succession de lumières et d'ombres qui jouent dans les fûtaies. Par instants, dans une éclaircie panoramique, les lointains montagneux se profilent, baignés de tons délicats mauves et dorés.

Mais, lorsque nous arrivons sur le plateau, tout nous apparaît dépouillé, imprégné d'une odeur de solitude sauvage. Arleuf s'y étire des deux côtés de la route.

Contrée pauvre, de climat rude. Il y gèle de longs mois d'hiver. Le vent souffle alors violemment et la neige frappe le revêtement

port du bois par le moyen de cours d'eaux rendus, sinon navigables, du moins « flottables » ?

La grande question était d'amener le bois jusqu'à Clamecy et Vermenton où Jean Rouvet, bourgeois de Paris, avait fait aménager des ports pour son commerce et inventa le transport par radeaux appelés « trains ». Les bois partaient ainsi sur l'Yonne et sur la Cure pour arriver jusqu'à la capitale.

Toutefois une grosse difficulté était à vaincre pour les bois situés à la source des rivières et éloignés de leurs cours. Et tel était le cas dans toute une région assez étendue du Morvan.

Simon se met alors à l'œuvre. Dans ses randonnées forestières, il dépiste sources et ruisseaux qui jaillissent un peu partout, au flanc des montagnes et coulent de cascades en cascades jusqu'au fond des vallées. Ainsi l'Yonne, qui prend sa source dans le territoire de Glux, au hameau des Lamberts et dévale sur les pentes, se grossissant de plusieurs petits torrents, ceux des Moynes, de Préparay, de la Proye, de la Mothe, etc. D'autres apportent aussi leurs eaux dans les communes de Planchez, Roussillon, Ouroux,

peut-être passa-t-il, au hasard des partages, à une autre branche (familiale — ignorant, qui sait, son identité).

A défaut, et par analogie, en nous reportant à celui du père nous pouvons tout au moins percevoir le genre d'aspect, de maintien, de figuration sociale qui pouvaient être celui du fils, à la toute proche génération.

Sous le costume du temps, dans un portrait d'apparat, Simon Sautereau devait avoir une tenue aussi digne que celle de son père mais, sous la perruque à boucles, le visage était-il aussi sévère ? D'après ce que l'on peut savoir du personnage, nous aimons à penser que, sous un air de fierté naturelle, perçait la bonhomie franche et cordiale !

Et nous le voyons mieux aussi dans la vie habituelle revêtu d'un habit simple et commode, des bottes de cuir aux pieds, un solide bâton à la main, pour arpenter la campagne tout à son aise. Sans doute, à l'occasion ne dédaignait-il pas la « biau » paysanne, ni les sabots taillés dans la bille de hêtre. Car il reste très près du terroir par bien des côtés.

(A suivre)

SAUTEREAU DU PART.

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DU MORVAN

Certains de nos confrères ont exprimé le souhait que soit publiée la liste des membres de notre académie. Voici les noms des membres titulaires. Nous publierons, dans une prochaine page, ceux des membres correspondants.

- Marcel BARBOTTE, La Comaille, 71400 Autun.
- André BASDEVANT, 3, rue Cassini, 75014 Paris.
- Suzanne BASTID, 88, rue de Grenelle, 75007 Paris.
- Robert BOILLEREAU, 58290 Moulins-Engilbert.
- Antonin BONDAT (Jean Séverin), 8, avenue Albert-Simon, 95300 Pontoise.
- Jacqueline BONAMOUR, 8, rue Nicolas-Charlet, 75015 Paris.
- Amiral Denis de BOURGOING, 8, rue de la Baume, 75008 Paris.
- Léon Boussard, 15, rue de l'Université, 75007 Paris.
- Joseph BRULEY, 58510 Alligny-en-Morvan.
- Henri CARRAT, 16, rue Santerre, 75012 Paris.
- Madeleine CHABROLIN, 1, rue Charles-Roy, 58000 Nevers.
- Marc CHEVRIER, 25, rue Saint-Maur, 75011 Paris.
- Alain COLAS, 9, avenue Mac-Mahon, 75017 Paris.
- Lieutenant-colonel de la COMBLE, 19, rue Saint-Antoine, 71400 Autun.
- Professeur Jean COURTOIS, 1, rue Chardon-Lagache, 75016 Paris.
- Julien DACHE, Onlay, 58370 Villapourçon.
- Dom Bénigne DEFARGES, abbaye de La Pierre-qui-Vire, 89830 Saint-Léger-Vauban.
- Roger DENUX, Ecuisses, 71210 Montchanin.
- Henri DESBRUÈRES, 16, rue Dumont-d'Urville, 75018 Paris.
- Jean DROUILLET, 30, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris.
- Paul FLANDIN, 89920 Domecy-sur-Cure.
- Bernard GALLOIS, 15, rue de Nevers, 58120 Château-Chinon.
- Chanoine Denis GRIVOT, 7, place du Terreau, 71400 Autun.
- Lucien HERARD, 26, rue de Rouen, 21000 Dijon.
- Florence HEUILLARD, 28, place du Champ-de-Mars, 71400 Autun.
- J.P. HARRIS, résidence Saint-Exupéry, 58000 Nevers.
- Albert JAILLET, Prasnay, 58110 Châtillon-en-Bazois.
- Roger LACHARME, Pruneveaux, 58700 Prémery.
- Jean LHOSPIED, 2, boulevard Victor-Hugo, 58000 Nevers.
- Marcel LUCOTTE, 13, rue des Marbres, Autun.
- Professeur G. MATHÉ, 10, rue du Bon-Puits, 92190 La Norville.

- Tristan MAYA, 3, boulevard de Québec, 45000 Orléans.
- Jean MENAND, 24, rue de Saint-Saulge, 71400 Autun.
- Marcel MEUNIER, Santigny, 89420 Guillon.
- Marie-Hélène MILLOT, 5, parc de la Bérangère, 92210 Saint-Cloud.
- François MITTERRAND, 22, rue de Bièvre, 75005 Paris.
- Professeur Henri MITTERRAND, 4, rue Cuif, 94410 Saint-Maurice.
- Pierre NECTOUX, 10, impasse de Bretagne, 71200 Le Creusot.
- Docteur Lucien OLIVIER, 1845 avenue Roger-Salengro, 92370 Chaville.
- Claude PEQUINOT, La Pirotte, 58340 Arleuf.
- Régine PERNOUD, 17, rue Rousselet, 75007 Paris.
- Docteur Joseph PETIT, 20, rue d'Argentine, 21210 Saulieu.
- Pierre POULAIN, 7, rue des Odebers, 89200 Avallon.
- René PRETET, 9, rue des Tonneliers, 71000 Chalon-sur-Saône.
- Professeur Claude REGNIER, 5, rue de Colmar, 94300 Vincennes.
- Professeur Jean RICHARD, 12, rue Pelletier-de-Chambure, 21000 Dijon.
- Georges RIGUET, 28 bis, rue Saint-Georges, 71200 Le Creusot.
- Claude de RINCQUESSEN, 21340 Liernais.
- Joseph ROBLIN, rue du Lavoir, 58120 Château-Chinon.
- Professeur Claude ROLLEY, 2, boulevard Gabriel, 21000 Dijon.
- Bernard de SAINT-GERAND, 45, rue Cardinet, 75017 Paris.
- Mme Charles SCHNEIDER, 25, rue Octave-Feuillet, 75016 Paris.
- Jacques THEVENET, 3, rue Auguste-Comte, 75006 Paris.
- W.R. TYLER, château d'Antigny, Foissy, 21230 Arnay-le-Duc.
- André VAILLEAU, C.E.S., 28, rue d'Alger, 21000 Dijon.
- Chanoine VANNEREAU, curé doyen, 58290 Moulins-Engilbert.
- Tony de VIBRAYE, 6, rue de la Trémoille, 75008 Paris.
- Professeur Marcel VIGREUX, Ménessaire, 21430 Liernais.
- Bernard de VOGUE, Thoissy-la-Berchère, 21210 Saulieu.
- Professeur Yves METMAN, 16, rue Alphonse-de-Neuville, 75017 Paris.

EN BREF... EN

Le projet de la nouvelle charte du Parc Naturel Régional du Morvan a été soumis au Conseil régional de Bourgogne pour être enfin ratifié par le ministère de l'Environnement et de la Qualité de la Vie. Notons l'acquisition et le projet d'aménagement du mont Beuvray (1,2 million de francs en 1978) qui ferait de la découverte archéologique le « produit touristique » noble susceptible d'attirer les amateurs du monde entier (Lettre Morvandelle).

En Morvan, le carburant de demain ? Ce n'est pas impossible si l'on se réfère à l'exposé de M. Brugère, ingénieur principal de l'I.N.R.A. Grâce à la photosynthèse se forme, en effet, chaque année, une masse végétale (la biomasse) représentant dix fois la consommation énergétique mondiale actuelle d'une année. Ressources : le bois, la paille, les fumiers, les ordures ménagères, les cultures énergétiques spécifiques. Bref, le Morvan n'est pas si mal placé (Lettre Morvandelle).

Nous avons reçu de M. Pierre Inorizot, étudiant hispanisant, une communication se rapportant au voyage de Christophe Colomb, parti en 1492 à la découverte du Nouveau Monde. Nous prions notre correspondant, qui a omis de nous préciser son adresse, de bien vouloir la faire connaître au responsable de notre page.

Notre excellent confrère, M. André Basdevant, inspecteur général de la Jeunesse et des Sports, maire d'Anost, a été élu conseiller général du canton de Lucenay. Nous lui adressons nos bien vives félicitations.

blait les sillons creusés par les manches de pioche. Les meilleurs d'entre nous avaient l'honneur de ramasser les légumes, ou, suprême distinction, de cueillir les fraises ou les fruits de l'automne.

Leur enseignement, tiré au cordeau comme leurs plates-bandes, devait beaucoup à la mémoire et à la correction paternelle. J'ai retenu, je crois bien, tout ce qu'ils m'ont donné, alors que la vie, plus tard, a taillé des coupes sombres dans la parole des maîtres et des livres. Positivement, ils gravaient dans nos caboches de granit la grammaire et le calcul, l'orthographe ou les départements. Nous avançons au pas des bœufs sur les chemins de la science, revenons sans fin en arrière pour arrimer le fardeau. Quand une ombre de sourire émouvait leurs lèvres, nous retenions notre souffle. C'était le moment des « histoires », toujours choisies en pleine page d'humanité, toutes exaltant l'honneur et le courage, la fidélité et la « vertu », ce mot désormais anémique, qui prenait dans leur bouche une résonance que je n'ai jamais retrouvée.

Si des francs-tireurs, s'évadant du troupeau, plongeaient dans les songes ou le sommeil, de saintes fessées les ramenaient au sillon. Ou bien la règle cinglait les crânes rebelles ou le bout des doigts offerts. La règle m'effrayait davantage que la fessée. Celle-ci n'engageait que la peau ; celle-là touchait l'honneur et marquait d'infamie. Je n'ai jamais supporté, depuis, une règle sur mon bureau.

Par timidité, je détestais les réceptions. Les mots apprivoisés dans le silence s'égaillaient devant mes camarades et je

provoquais volontiers, avec des ailes diminées, en chantant les travaux de nos jours. Du moins, ils respiraient du même souffle que nous, ils étaient plantés dans notre terroir. A leur manière, je pouvais mon refrain dans la solitude. Mais maman les surpassait tous. Elle possédait le génie qui échappe aux grammaires. Si elle ignorait, paysanne, les strophes et les vers, elle avait une extraordinaire moisson de mots, dans le plus pur patois morvandiau, qu'elle froissait, tels des silex, pour en tirer des étincelles.

Elle jurait avec eux, les apprivoisait, en faisait de longues histoires tissées de nuits et de soleils, traversées de rires, ou, soudain, de brusques plongées dans la solitude du cœur. Elle m'a laissé le trésor des mots qui portent une crête de lumière et, en même temps que l'amour, le sentiment de vivre deux vies. Celle qu'on appelle la vraie, creusée comme un labour, et l'autre, qui plonge dans le mystère des songes.

Ainsi nous marchions vers le certificat d'études. Noble examen, en ce temps-là, qui donnait le « dignus intrare » dans la société des hommes. Chauffés à blanc, récurés au savon noir, on nous conduisait en cariole vers la capitale du canton où se tenaient ces agapes du savoir. Vers le soir, on proclamait les résultats en présence de l'instituteur, du maire, et, parfois, du sous-préfet qui donnait la bénédiction de la République. Suivait la diaspora. Au galop des ânes, les vainqueurs défilaient dans le village ébloui. Les vaincus, mâchant leur amertume, revenaient par les chemins de la nuit ou les traverses des bois.

Jean SEVERIN.

(Extrait de *Vivre en Bourgogne*, n° 11).

REVUE DES REVUES - R

Vivre en Bourgogne. Dans ce n° 11, deuxième trimestre 1979, la chronique du régionalisme est tenue par Alain Mignotte, celle de l'économie régionale par J.F. Bazin. La littérature régionaliste est traitée par Roger Gouze et Roger Denux, Guy Geoffroy étudie le peintre André Patte et Maurice Paz le poète Marcel Martinier. Lucien Hérad propose la création de chambres de culture. On lira avec intérêt l'étude de Daniel Ligou sur la franc-maçonnerie en Bourgogne, celle que François Bugnon consacre à l'écologie et celle de Pierre Feuillée se demandant si la Bourgogne a besoin de savants. A noter également les chroniques du D^r Jacques Klepping, de Jean Brun, Jean Séverin, J.M. Leneuf, Henri Guittou, le pasteur Henri Babel, etc. (dans les kiosques et librairies, à défaut 37, rue de la Fontaine-Sainte-Anne, Dijon).

La *Nouvelle Revue Franc-comtoise*. N° 67. Au sommaire : la vocation militaire de Besançon (Lt Col. Dutriez) ; le centenaire des expériences de Pasteur ; la transformation de Briacourt depuis la Révolution (G. Tisserand) ; le vol des courriers de Besançon sur l'ordre de Louvois (O. Chevalier).

Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle du Creusot. Le numéro de mars traite de la végétation du Bathonien supérieur. Glanures naturalistes et résultats d'excursions archéologiques complètent ce fascicule qui se termine par un hommage à Jean Boxberger.